

II Réflexions libertaires collectives -agoras-

La ville et ses (im)moralités, (im)moralités urbaines p. 1

La famille

p. 8

Il n'était pas dans nos intentions de traiter autour d'une même table deux sujets aussi différents que la vague d'immoralité qui nous envahit et petitesses et grandeur de la vie urbaine. Mais ils se sont imposés spontanément et nous avons laissé faire. En fin de compte, ils ne sont pas si opposés.

Ont participé à cet agora, qui cette fois est plutôt une réunion: Saco qui jusqu'ici n'avait parlé que dans les dessins des premières pages; Jorge, dans son rôle d'ingénieur très kropotkinien (à qui l'enregistrement a joué de mauvais tours); Andrés et Moria, madrilènes plus ou moins attachés à Bici; Antonio, sociologue, et Mario Gaviria, urbaniste, animateurs acharnés du mouvement citadin.

Saco- Le pays est plongé dans un manque total d'honnêteté qui me paraît très grave, parce que ce n'est pas un phénomène spécialement urbain, ou n'affectant que certaines classes, il est général. Dans ce pays -un pays qui a popularisé le personnage du pícaro [gremlin assez sympathique]- nous avons vécu pendant quarante ans sous un modèle corrompu, qui se manifestent et qui inculque ses méthodes pour qu'on en garde la nostalgie.

Parmi de nombreux exemples, je peux en citer un que j'ai vécu de près: la disparition d'El Periódico de Madrid, provoquée par ses propres travailleurs, par leur manque absolu d'honnêteté. Comme, bien souvent, on part de l'idée que tout est à l'image d'un film de bons (dans ce cas les travailleurs) et de méchants (l'entreprise), où les autres (le lecteur) ne jouent évidemment aucun rôle. L'édition de Barcelone se vend bien, mais celle de Madrid subit des baisses de vente continues. Dans le comité d'entreprise, j'ai essayé de poser la question du contenu du quotidien, mais il n'y a pas moyen d'engager un débat à ce sujet, tout tourne autour de plaintes ridicules (l'air conditionné qui ne fonctionne pas...). Et l'entreprise a fini par disparaître. Le problème grave n'est pas le manque de vues stratégiques des travailleurs, mais leur déviation morale qui les rend incapables d'une conception qui ne soit pas celle du fameux film des bons et des méchants...

Jorge - ...l'ouvrier est sage et bon, et tout ce qu'il fait est bien fait. Alors qu'en vérité le travailleur et l'entrepreneur sont faits de la même pâte.

L'immoralité régnante

Andrés - Je ne crois pas que l'exemple soit généralisable. Il vaudrait mieux nous demander : dans quelle mesure peut-on concevoir une morale et un comportement différents dans ces grandes concentrations urbaines que sont les villes? Quelles relations s'y créent? Pourquoi la gauche et la classe travailleuse essaient-elles de se conformer au schéma idéologique dominant? Pourquoi les habitants de Mostoles manifestent-ils pour demander davantage de policiers, alors que d'autres veulent lyncher un jeune délinquant?...

Moria - ...D'où les éditoriaux d'El País vantant les tentatives policières, mais déplorant que les gens « se rendent justice eux-mêmes ». Il est très significatif que le cours

d' « Éthique », organisé à Madrid par l'enseignement par correspondance, au lieu d'être destiné à l'examen du manque de moralité ou de la démoralisation que vit le pays (comme le croit naïvement Aranguren (1), a été créé parce que « les professeurs d' « Éthique » de BUP [BUP : Bachillerato Unico Polivalente, équivalant du BEPC] ne savaient pas de quoi parler »!

Jorge - On dit des vieux anars qu'ils étaient dogmatiques et rigoureux, mais c'était des individus ayant une trajectoire droite et claire, bien qu'aujourd'hui cela paraisse « démodé » [en français dans le texte]. Aujourd'hui, on se fait un titre de gloire de tout abandonner. Le je m'en foutiste qui est la sublimation et le contrepoint du fasciste des années 1940, ne s'en différencie que parce qu'il n'emploie pas la force. Mais tous deux sont profondément immoraux. Face à cette irresponsabilité, à ce manquement au pacte librement consenti avec autrui, au manque de courtoisie et de respect, face à tout ce qui est pour moi la moralité, il y a toute une pléiade à droite et à gauche. Élever la voix pour dénoncer cela est prêcher dans le désert, on ne rencontre qu'hostilité.

Saco - La question n'est pas si les gens ont ou n'ont pas de moralité; si, au moins, ils réfléchissent... Mais non, face aux problèmes nouveaux qui laissent perplexes, on continue d'appliquer des schémas préconçus et clairs, aussi bien de la part de la classe dirigeante que des travailleurs en général.

Antonio - On a hérité de l'immoralité du franquisme. Dans le quartier madrilène du Pilar, tous les partis de gauche se sont engagés dans leurs programmes à ne pas permettre la construction de bâtiments dans "la Vaguada", et ils font maintenant un virage à 180°: « c'est une situation de fait, dit Tierno (2), à laquelle on ne peut rien ».

J'ai longtemps milité dans le mouvement citoyen, où on nous demandait de lutter contre la hausse de prix dans les autobus, un peu plus de fric, un bout de pain...Et maintenant je vois que les mécanismes que nous devons combattre restent en vigueur, que la pagaille continue. Et on nous sort les mêmes justifications: la même explication donnée avant par un individu de l' R.P. ou de l'UCD est aujourd'hui fournie par quelqu'un du PT ou du PSOE.

Moria- Et en plus ils te font du chantage: tu vas démolir ce qui a été obtenu (?? !!), « revenez demain » (3). Quant à ton adhésion à des groupes ou idéologies, je comprends ta désillusion, qui est aussi une révélation. Et ça ne sert à rien de dire « il y a longtemps qu'on le sait » ou « si tu avais étudié l'Histoire avec moins d'idées préconçues . . . ». Chacun doit faire son chemin. Mais le problème grave n'est pas l'immoralité de la classe politique -qui est immorale par définition, ayant fait son métier de la falsification et de l'imposture- mais, comme le disaient Saco et Jorge, le passage de cette immoralité dans le reste du pays.

La classe politique démocrate est aussi repliée sur elle-même, aussi imbue d'elle-même que l'étaient la classe dirigeante franquiste et la classe républicaine (pour ne pas remonter plus loin) ; son penchant constant pour le vice solitaire imprègne toute son activité législative et moralisante. Elle ne nous laisse d'autre alternative que l'illégalité ou l'irresponsabilité. Et c'est là je crois, que c'est fait un changement important : le passage de la moralité/immoralité à l'amorrite où, avant, il y avait un projet -pour les uns-, ou même un ennemi -pour les autres-, la faute était un péché, une responsabilité ou une trahison ; aujourd'hui, sans projet ni ennemi, la faute n'est plus que manque, absence, irresponsabilité.

Je me souviens qu'Helenio Saña montrait comment la lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat se soldait, il y a déjà longtemps, en faveur de la première, dont les voleurs et les aspirations se sont carrément imposées au second. Mais ce processus commença à faire place, déjà sous Franco, à un autre qui de révèle aujourd'hui plus puissant, peut-être à cause de l'usure du modèle bourgeois. Ce dernier cohabite actuellement avec les modèles administratifs et bureaucratiques qui, de toute évidence, sont en train de gagner la partie. Leurs valeurs (efficacité, gestion pour la gestion, stabilité, culte du conformisme et de la participation, échangeabilité, uniformisation, aristocratie du mérite...) et ses séquelles (irresponsabilité, monotonie, confusion des présents avec les représentants...) se voient

partout. L'irresponsabilité du citoyen-citoyen (4) (quelle gauche avons-nous dans ce pays quand elle appelle également citoyen-citoyen ceux qui élèvent des chèvres?) ne fait que refléter celle d'une administration où jamais personne n'est responsable de rien : « non, ce n'est pas ici », « revenez demain », « on ne me la fait pas » l'amoralité -qui n'est pas l'immoralité- générale est aussi une reproduction fidèle d'une administration (de l'Etat, de l'Entreprise, du Syndicat, du Parti, même de la Culture) qui, pour justifier son existence en termes purement objectifs, en termes de nécessités techniques de gestion et d'efficacité, se place d'elle-même en marge de tout critère éthique, sauf celui de son fonctionnement particulier et aveugle qui -bien sûr- peut agir avec un empressement plus ou moins grand. C'est ce seul domaine où on trouve un sens.

Mario - On ne peut parler comme tu le fais de « ce pays » qu'est l'Espagne. Ici, chacun s'occupe de son père et de sa mère, et c'est l'Etat qui nous oblige à nous occuper de « ce pays ». Moi, en tant que Navarrais et Basque, je pense qu'il reste encore une certaine éthique révolutionnaire, avec toutes les critiques qu'on peut lui faire, dans une grande partie de la population basque. Là, il y a une classe ouvrière vivante, capable de rébellion, et c'est un des rares espaces industriels avancés du monde où on la trouve.

Il y a évidemment, un processus de dégradation morale, mais c'est le capitalisme qui le porte implicitement en lui, et il a amené les gens à une absence d'éthique qui consiste à consommer pour consommer, le « sauve-qui-peut », l'acceptation de la nécessité de l'exploitation, en se disant « on m'emmerde pendant huit heures, mais je m'en réserve deux ou trois pour moi ».

Au fond, je pense que la rupture, qui ne me plaît pas, mais qui ne s'est pas faite, se prie maintenant et de prier toujours davantage : le seul endroit où on parle encore de rupture est le Pays Basque, mais l'évolution continue. Le fait est que la gauche conventionnelle est devenue une partie de l'appareil de l'Etat, soit dans l'industrie navale, soit dans la crise de la sidérurgie, soit dans la venue de la General Motors... À chaque occasion la gauche doit s'aligner sur la droite et le capitalisme. Cela montre que bien qu'ils aient gagné les élections et qu'il y ait un gouvernement de gauche conventionnelle, les socialistes font partie de l'appareil de l'Etat, et ne peuvent que se maintenir et le consolider. Ils ont dépouillé la classe ouvrière de son éthique Je me rappelle comment les anarchistes de Barcelone ont refusé de construire la prison pour femmes, exemple que l'on cite toujours, mais maintenant personne ne critique les travailleurs qui bâtissent des centrales nucléaires et qui fabriquent des armements (dont l'Espagne est exportatrice). C'est à peine s'il est fait référence au fait que l'Espagne est un pays impérialiste (parmi les douze ou quatorze qui participent aux conférences nord-sud)...

Alors, projeter une éthique dans les grandes villes, ce qui est important pour l'avenir, exige de poser toute une série de questions : travailler ou ne pas travailler, si oui pourquoi? Pour des choses socialement utiles ou non? Et ces questions ne sont posées par personne. En ce moment, nous menons une lutte contre la General Motors: les groupes qui participent sont anarchistes, quelques radicaux de gauche par anti-impérialisme...Mais les partis conventionnels trouvent merveilleux que l'Espagne, qui est déjà deuxième rang de la production automobile, et où les voitures sont partout de trop, accorde des avantages (vingt milliards à fond perdu, crédits, etc...) pour que General Motors vienne.

Je suis bien d'accord: la crise morale est très profonde, et il n'y a aucun signe -excepté dans des groupes et des revues comme celle-ci que les gens puissent réfléchir au problème. Peut-être qu'en concrétisant davantage nous pourrions y voir plus clair.

Andrés - par exemple, la marche pour la bicyclette qu'on a organisée récemment : comment est-ce possible que les uns aillent sur leurs vélos pour protester -croient-ils- contre les voitures, alors qu'en même temps les automobilistes protestent -non sans raison- contre les vélos qui les gênent puisque tout est prévu pour les voitures.

Saco - Moi, je trouve ces manifestations suspectes à partir du moment où elles sont faites trop collectivement. La décision d'y aller ou non dépend finalement de la manière dont le produit a été vendu. Et l'efficacité réelle de ces actions ne peut être atteinte que si elles sont nées d'une réflexion profonde, pas parce qu'on peut dire « nous étions dix-mille! »

Antonio - On te laisse participer, mais aux petites choses. C'est comme les deux heures de répit qu'on accorde au prisonnier.

Moria - Ces célébrations, comme toutes les fêtes, comme le carnaval, ont une dimension purificatrice. Une fois par an il y a des bals masqués, tout est mis sens dessus dessous, ce qui est le plus baroque paraît possible: les piétons peuvent marcher, les roues tourner et les machines se taire. La mauvaise humeur concentrée toute l'année se libère, nous nous réconcilions tous dans l'espoir que le spectacle qu'on nous donne (victoire sur la voiture, triomphe de la verdure,..) deviendra un jour réalité. Tout cela, qui pourrait être une force révolutionnaire en puissance, n'est qu'un leurre pour nous faire passer une autre année à fuir les voitures et à voir abattre des arbres. Mais le chaos inhérent à toute fête fait partie de son organisation. Et si on met de l'ordre même dans le désordre (c'est-à-dire dans la possibilité d'un autre ordre), quelle issue reste-t-il?

Saco - Je demanderais plutôt : qui en bénéficie?

Jorge : Le système.

Moria - Non ! Ce qui est grave est que les bénéficiaires, c'est nous tous. Celui qui fait du vélo sera plus souriant le lendemain en allant à son travail, même s'il le fait en voiture ; la circulation se réduit, les fumées diminuent simultanément...Il est très facile de trouver toujours un méchant, parce que le système est monté de façon que le bénéficiaire de chacun est de plus en plus celui de tous (même si ce tous n'existe pas) et vice-versa.

Saco - Moi aussi je suis pessimiste, mais je ne me hasarderai pas à aller si loin. Je crois qu'il y a une puissance créative chez les gens, l'affaire est de savoir si ces actions ont quelque chance de provoquer un changement.

L'autre jour, à la gare d'Atocha, j'ai feuilleté les revues du kiosque à journaux (comme tous les jours) : « Ne touchez pas aux revues ! » ; bon, je sors, et dans un bar je demande une bière : « Ne vous mettez pas là, vous ne voyez pas que la place est réservée? ». C'était une question de territoire, comme chez les animaux sauvages qui marquent le leur ; j'ai pris une bière et suis allé la boire à la place d'avant en disant: « C'est comme ça et pas autrement, voilà la monnaie ». C'est à toi de te faire une place, de créer ton espace. Ou tu luttas pour tr place, ou les autre t'imposent la leur.

La ville face à moi

Mario - Je crois qu'il serait intéressant de voir dans quelle mesure ces vieilles prédictions à propos de la ville "la ville rendra l'homme plus libre", disait Marx- se réalisent. La gauche traditionnelle pensait que les villes seraient le foyer de la création et aussi de la subversion, que la concentration industrielle et urbaine entraînerait avec elle la révolution généralisée. Une autre attente se fondait sur la merveilleuse gamme de possibilités qu'offrait la ville. Mais dans quelle mesure la ville, du moins les grandes villes espagnoles n'apportent pas plus de frustrations que celles qu'elles prétendent supprimer? N'en résulte-t-il pas plutôt une foule de contraintes, de tensions et de temps perdu qui n'est pas de la distraction et de la production, mais du déplacement, etc... ?

D'un point de vue radical et libertaire, il faut essayer de répondre à la question : les villes peuvent-elles être récupérées? Comment peut-on les rendre familières? Je suis déçu que la gauche traditionnelle ne revendique même pas le plaisir.

Moria-Je me rappelle comment, au sujet de la critique du cinéma et du théâtre, un journal de cette gauche s'exclamait que, les choses étant ce qu'elles sont, se distraire n'est pas

seulement un droit, mais doit devenir un devoir de citoyen, car il contribue à réduire le chômage, à soutenir une industrie nationale en péril, à élever la culture de l'Etat, etc...Notre gauche est si terne et si autoritaire qu'elle ordonne la distraction comme une consigne...

Mario - ...Oui, on ne demande même pas de nationaliser des grandes entreprises ou autre chose de ce genre, mais en six mois de municipalités dites de gauche, on ne voit pas la moindre ébauche d'une mesure qui permettrait aux gens de s'en sortir un peu mieux en attendant qu'arrive ou pas un changement (sans même savoir lequel). C'est pourtant ce qui est fait par le capitalisme le moins sauvage, en Angleterre et aux Etats-Unis: on y interdit le plomb et le soufre dans l'essence (mesure adoptée même en URSS), on favorise un mieux-être, on améliore la circulation dans les villes, par exemple en augmentant le prix de l'essence, en ne faisant circuler que les voitures à immatriculation impaire.

Andrés -Mais cela, quand on habite à des kilomètres de son lieu de travail, n'améliore pas la qualité de la vie, au contraire. Il n'y a pas d'autre solution que de rationaliser tout cela, mais pas de manière coercitive ; ou refuser les crédits qui rendent possible la construction de ces villes

Moria - Je ne sais pas si je suis très déphasé ou si nous sommes très naïfs. Comment espérer des municipalités de gauche qu'elles amélioreront les conditions de vie? Le rôle de la gauche dans les municipalités (et son aspiration en général) est de gouverner, et chacun sait qu'un homme tranquille qui vit bien est ingouvernable. La possibilité de gouverner est plus ou moins proportionnelle au malheur des individus.

Pourquoi le problème du transport n'est-il pas réglé? Pourquoi ne peut-il pas être réglé? Ce grand rêve collectif qu'est un gouvernement, et particulièrement un de gauche, qui sa base davantage sur la foi dans l'avenir que sur le renforcement de l'acquis (encore que sur ce plan la confusion des rôles est presque totale) a besoin pour se maintenir, d'entretenir des espoirs plus limités sur lesquels s'appuyer. Et la voiture individuelle en représente beaucoup: la satisfaction d'être propriétaire, bien que -ou justement du fait que- la standardisation, l'ignorance de ses mécanismes cachés, l'activité des voleurs et des grues de la fourrière, rien n'est plus inconnu que notre voiture. Elle est la satisfaction de pouvoir se déplacer, bien que -ou justement du fait que- en allant à pied on arriverait plus tôt ; et que finalement, avec la voiture on ne transporte rien, puisqu'en général nous ne voudrions pas être allés là d'où nous venons et ne voudrions pas aller où nous allons, sans elle. Rien de plus rationnel, donc, que de prendre enfin des mesures pour améliorer la circulation, et nous rendre ainsi, à chacun, notre ration d'espoirs sur lesquels fonder l'illusion principale qui est son utilité.

Andrés - Peut-être que dans le cadre du quartier tout n'est pas illusion. Des quartiers, mais c'est à peine s'il en reste, où il y a une vie particulière, où il y a des relations humaines directes, aussi simples que la connaissance des gens au bar où on va, que d'avoir son lait réservé chez le laitier...Je crois que c'est important de revendiquer le quartier, car c'est la revendication des contacts avec ses congénères, d'un lieu qu'on peut parcourir à pied.

Mario - Que peut-on faire alors? Du moins en tant que minorités, qu'amateurs de distraction, se débrouiller pendant que cette merde continue, y surnager comme on peut.

Quant on parle d'autonomies d'autogouvernement, etc... on le fait en termes d'individu ou de régions ou de nationalités, mais je crois importante la lutte dans des niveaux intermédiaires, et spécialement dans la ville. Une lutte, en premier lieu, pour des espaces de permissivité ou de tolérance (le pouvoir est tellement franquiste en Espagne qu'il n'a même pas autorisé l'idée d'espaces libres comme le sont les Ramblas de Barcelone, ou le quartier de Malasaña à Madrid, ou le centre historique de Pampelune) et, en second lieu, une lutte pour l'auto-organisation.

Une possibilité de subversion contre le pouvoir est de ne pas reconnaître l'autorité municipale dans le quartier. Une autre lutte urbaine immédiate est celle contre le fonctionnariat; à Madrid, il y a des dizaines de milliers de fonctionnaires qui ne sont pas utiles

à la population, mais au contraire vivent d'elle: ils augmentent les taxes sur l'enlèvement des ordures, sur la consommation d'eau, des impôts de toutes sortes...

Je crois que la ville, aussi horrible soit-elle, peut être rendue habitable. Il faut utiliser ce que nous avons, ne serait-ce que parce que la reconstruction du pays exigerait de travailler encore plus. Des solutions? L'une serait de travailler le moins possible, de chercher des lieux et du temps dont on puisse profiter. Une autre serait la désobéissance civique massive, c'est-à-dire le refus de toute autorité : ne pas demander d'autorisations pour faire quelque chose, ne pas respecter les sens interdits quand ils ne nous conviennent pas, vider les ordures quand il nous plaît, ou les donner aux chiffonniers qui nous en débarrassent gratuitement et, en plus les recyclent...adopter des mécanismes d'autorégulation individuelle et dans le quartier, autant qu'on le peut, arriver à ce que les habitants ne disent pas qu'il vont faire des réunions, mais qu'ils vont faire quelque chose. Ne plus placer l'argent dans les banques, que tous les gens du quartier en retirent le leur et créent une banque particulière ou des ateliers de quartier, refuser de payer les impôts...

Les municipalités ont l'obsession de remplacer les actions que les gens faisaient avant par celles de leurs fonctionnaires. Avant, les gens pouvaient enterrer leurs morts maintenant il faut aller aux pompes funèbres et passer par un tas de formalités stupides. Avant, quand il y avait un incendie, on sonnait la cloche et tout le monde allait aider, maintenant personne ne bouge parce qu'il y a les pompiers.

Et maintenant, en plus, on veut créer des municipalités d'arrondissements, etc...qui sont plus ou moins les mêmes, qui ne sont pas le résultat d'associations successives groupant les gens d'un pâté de maisons, puis de rues, puis de quartiers, etc...Mais le contraire. Et cela parce que les gens ont été victimes du mécanisme de développement qu'on nous a imposé dans l'irresponsabilité générale. Nous avons des réserves alimentaires pour cent jours, pour quatre-vingts jours, et les gens ne diminuent en rien, la consommation ; jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que tout éclate en morceaux? Il n'y a même pas un sens civique pour appuyer des mesures qui seraient raisonnables.

Saco - Nous revenons au début. Je ne crois pas aux actions collectives, en partie à cause de ce qu'en dit Mario, mais aussi parce que les gens ne sont pas non plus manipulés, moi, je n'y crois plus, les gens ne sont pas innocents. On ne peut faire quelque chose que sur le plan limité de la personne ...

Jorge - ...Comme Themrok... [Film de 1973 où un peintre en bâtiment passe de la soumission à un fauve mangeur de flics]

Saco - C'est ça. Peut-être en sortirait-il quelque chose de collectif, mais seulement à partir de là. Et pour cela, comme pour bien d'autres choses, je n'ai pas peur de rejoindre la droite, j'en ai assez des alliances objectives. Je le répète, je ne suis pas disposé à me conformer au scénario des bons et des méchants qu'on veut nous imposer.

Andrés - Parmi les possibilités qu'offre la ville, il y a celle du renforcement de la personnalité, du fait de la grande quantité de choix. Mais il s'avère qu'on n'y vit pas en se libérant, on est dans la solitude. Si de plus en plus de gens retournent vivre dans des villages, c'est par ce que, s'ils y trouvent moins de possibilités, ils y font ce qui leur plaît.

D'autre part, dans les villes toute l'énergie est employée à des activités tertiaire, à ne produire qu'organisation et circulation, à satisfaire des besoins qui n'existeraient pas si les villes n'existaient pas.

La grandeur de ce qui est petit

Moria : Il ne faut pas oublier, bien que ce soit une vérité de La Palisse, que l'origine des villes modernes est bourgeoise (pas dans le sens de « bourg », mais dans celui de « révolution »). Ce caractère bourgeois entraîne une situation de liens primaires (avec la terre,

la communauté, le produit du travail, le sacré, et même le seigneur), ajoutés à d'autres qui, en dernière instance (et sous prétexte de se libérer des anciennes attaches), se résument en un vide institutionnel entre chaque individu isolé et le médiateur suprême : la Société (simple somme des individus) ou l'Etat (sa représentation). De la seule possibilité permise dans la vie en commun pré-bourgeoise, on passe à une infinité de possibilités, apparemment implicites en l'absence de toute attache (qui ne soit pas la reconnaissance) de la société bourgeoise. Et de cette infinité de possibilités il ne résulte que la plus absolue impossibilité : cette capacité totale de mouvement ne pourra se traduire qu'en une parfaite immobilité, la solitude dont parle Andrés. Pour cette raison, la vie dans les grandes métropoles est aussi carcérale que celle qu'on mène dans beaucoup de villes: dans les deux cas, rien de vraiment nouveau n'est possible : cette possibilité n'est ni donnée ni permise.

Je crois donc que la tâche primordiale est de retrouver (ou d'inventer) les milieux intermédiaires dont parle Mario, ceux qui offrent certaines possibilités de liberté entre le zéro et l'infini, où tout n'est pas possible, mais où précisément pour cela tout n'est pas non plus impossible, c'est-à-dire où il est possible d'aboutir à quelque chose. Et que ce quelque chose n'exige pas un effort constant de volonté, un sacrifice continu. Nous avons assez vu ce qu'ont donné tant de volontarisme permanent, tant d'héroïsme et tant de militantisme : désillusion, inactivité et mort. De plus, on ne peut demander au commun des mortels une lutte sans répit ; non, il faut introduire d'autres rythmes dans le rythme urbain, d'autres mesures qui neutralisent son maudit temps linéaire et plat : rétablir des cadences, les rites, les périodes, les temps intérieurs des choses...Qu'il n'y ait pas à tout réinventer chaque jour, que les situations - du moins en grande partie- viennent comme viennent les saisons : après la réunion des jeudis, la partie de cartes des soirées des vendredis, en passant par le marché ou l'assemblée des dimanches. Il s'agirait en somme d'institutionnaliser les initiatives, dans une ambiance assez accueillantes pour quelles naissent d'elles-mêmes et que nous les assimilions pour créer.

Mario - Mais le problème est que l'espace urbain est totalement contrôlé : on ne nous laisse pas profiter du soleil sur la place du Dos de Mayo, ni jouer au foot sans appartenir à une fédération (au Pays Basque, on joue librement à la pelote)...Il suffit de voir à quel point Madrid est infestée de policiers : il faut voir le nombre de gens qui gagnent leur vie à contrôler les autres. Avant, on pouvait se payer le luxe de l'anonymat, mais aujourd'hui même cela se retourne contre nous, on ne peut même plus parler avec des inconnus, ou draguer dans la rue. Toutes les relations sont suspectes.

Je suis fasciné par la grande ville, mais je vois bien qu'elle est inhabitable Et comme nous devons quand même mettre à profit ce que nous avons, il faut improviser des arrangements qui permettent de combiner l'anonymat et la communauté, dans le genre de ce qui a été créé avec les communes urbaines nord-américaines ou berlinoises des années 60. Chercher et organiser des espaces de complicité : des groupes d'amis qui s'entraident en gardant les enfants à tour de rôle, des restaurants collectifs... Mais ici, même cela est très difficile : dès que tu t'endors, quelqu'un surgit pour en faire un commerce.

Malgré tout, je crois qu'il n'existe qu'une seule revendication : celle des espaces de tolérance. Revendiquer l'autonomie dans l'espace et le temps de la ville.

[N° 23-24, janvier 1980, pp. 89 – 93]

Notes du traducteur

1) Aranguren, professeur d'université, banni à vie de l'enseignement, avec Tierno Galván (ensuite socialiste et maire de Madrid) et García Calvo (libertaire), pour activité dans les manifestations estudiantines de 1965. Tous trois ont été réhabilités en 1977-78.

2) Tierno Galván (voir 1), maire de Madrid de 1979 jusqu'à sa mort en 1986.

3) Allusion à une critique de l'Espagne du XIX^{ème} siècle par Larra, sur la lenteur de la vie sociale et administrative.

4) "Ciudadano" peut avoir le double sens de citoyen et de citadin, d'où le jeu de mot.

La famille

Moi, je me fous de la famille.

Ce n'est pas que je m'en foute, mais actuellement, avec le chômage qui augmente en même temps que l'inflation, la Constitution récente et les prochaines élections, et avec, bien sûr, l'armée, la sempiternelle armée, il me semble qu'il y a des sujets plus importants.

*C'est pas mal, nous ne le nions pas, mais en plus d'être chômeur, de nous abstenir aux élections, d'en avoir presque marre de ces manigances, de regarder avec méfiance ces militaires qui chantent *Cara al sol* [l'hymne de la Phalange] et d'autres individus, nous vivons quotidiennement notre déprime, nos défauts, notre famille, et toute la manipulation que la société nous prépare au cas où nous voudrions nous évader un peu.*

Si tu veux la révolution, choisis un syndicat. Si tu veux de la joie, prends du haschich, si tu veux aimer, mets-toi en ménage, en somme tout va à merveille.

C'est pourquoi nous parlons aujourd'hui de la famille, car la famille est toujours le refuge où nous nous enfermons aux moments difficiles et durs. Et ils nous paraissent durs, ceux que nous subissons et ceux qui nous attendent.

Nous n'avons pas eu la prétention d'élucider complètement les motivations sociales et personnelles qui amènent à fonder une famille, mais nous avons voulu en parler, exposer quelques opinions et poursuivre. Nous ne sommes pas tombés dans le mythe de l'"alternative", peut-être parce que notre capacité à l'utopie est en baisse, mais enfin il en a résulté une table ronde assez convenable.

L'article d'Hector et de Ricardo apporte une critique de la famille du point de vue homosexuel, car ils n'ont pu être présents à ce colloque.

Homosexualité et famille: négation mutuelle

La famille, comme toute organisation sociale, a une origine dans le temps et l'espace de l'histoire humaine. Cette phrase peut paraître "académique" mais il faut la maintenir, car notre culture, basée sur le livre sacré d'un petit peuple du désert, définit la famille monogame-hétérosexuelle d'aujourd'hui comme existante depuis toujours, et qui doit donc demeurer en vigueur. C'est un fait naturel, logique, normal.

Cette famille, "cellule de base de l'État", comme la définissent formellement la droite et la gauche unanimes, naît en même temps que l'apparition de la propriété personnelle de la terre. Lorsque des hommes et des femmes, qui vivaient en groupes et se déplaçaient continuellement d'un lieu à un autre pour chercher leur nourriture, apprirent à se fabriquer des outils, à allumer et conserver le feu, à comprendre la germination des graines de céréales, à domestiquer certains animaux, les êtres humains s'établirent et s'enracinèrent dans une région déterminée. La terre pait alors une valeur particulière. Les mâles les plus forts, les plus avisés ou les plus utiles se rendirent maîtres de telle ou telle parcelle. Ils ont accumulé des biens, les ont échangés, etc. Ces hommes voulaient une femme à leur entière disposition, et des enfants bien à eux, qui deviendraient leurs héritiers et perpétueraient leur souvenir à travers les richesses venues d'eux. C'est ainsi que se présente, plus ou moins la famille d'aujourd'hui, avec un papa et une maman qui se répartissent les deux rôles, sexuel et social, que cette

culture escompte pour son fonctionnement normal. Et dans ce cadre, ce scénario, un comportement homosexuel porte préjudice au plan établi. Il faut savoir que la « cellule essentielle » a été imposée après une dure lutte où les femmes ont perdu beaucoup de leurs libertés.

Du point de vue biologique, il y a deux sexes, mais du point de vue socioculturel, ce qui importe est qu'il y a deux rôles à remplir : celui de l'homme et celui de la femme, avec leurs devoirs et leurs limites. Et l'homme ou la femme qui vit une sexualité hors de ce schéma se pose des questions, qu'il le veuille ou non. Faut-il rappeler qui était Hues P. Newton, le commandant suprême du parti des Panthères Noires aux Etats-Unis il y a quelques années. Dans une lettre adressée aux frères et aux sœurs révolutionnaires au sujet des mouvements de libération féminine et homosexuelle, il réfute le préjugé qui fait dire : même un homosexuel peut être révolutionnaire. « Bien au contraire, précise-t-il, un homosexuel est peut-être le plus révolutionnaire ».

L'homosexuel ou la lesbienne, dénominations inventées par le système et utilisées maintenant de façon courante, a un comportement sexuel en contradiction avec le « destin » du corps prôné par les normes sociales. L'homosexuel ou la lesbienne qui l'est de façon exclusive se place en marge de la famille, et cette détermination est un acte politique qui mérite un châtement.

Selon l'époque, ils ont été considérés comme des pécheurs, des possédés du démon, des dégénérés, des anormaux biologiques, des amoraux, des pervers, des demeurés, etc... Cette société, qu'elle soit capitaliste ou socialiste, base son organisation économique et sociale sur des cellules humaines, stables et fermées, au service d'une productivité planifiée, et qui sont chargées de concevoir, de mettre au monde et de préparer les générations futures, la main-d'œuvre de l'avenir. Et il ne s'agit pas seulement de les engendrer: l'essentiel est de leur inculquer les consignes à suivre.

Bien que cette société industrielle ait les conditions potentielles de remplacer la famille par une organisation plus moderne et plus fonctionnelle, elle ne peut le faire sous peine d'avoir à modifier simultanément tout l'échafaudage, l'ossature culturelle et idéologique. Une fois de plus, le développement scientifique et technique permet de modifier les structures sociales, mais ce processus est freiné par les intérêts d'une classe ou d'une couche dirigeante selon le cas, qui sait qu'un tel changement pourrait provoquer une crise latente et pousser à la rébellion une partie de la population.

L'homo-érotisme n'est pas seul à être condamné par cette société monogamique. Les célibataires et les solitaires, les femmes qui ne peuvent avoir des enfants, les impuissants, les impotents, sont des citoyens de catégorie inférieure. L'État exprime ses préférences par ses lois et sa propagande.

Homosexualité et famille sont antagonistes, et comme la famille est une invention, de même que le service militaire obligatoire, elle doit être renforcée régulièrement par des rides morales et matérielles. Il est donné tant par enfant, tant par naissance, des avantages fiscaux aux gens mariés, etc. Bien que certaines de ces lois n'ont été des conquêtes obtenues par la lutte des travailleurs, il est évident qu'elles servent la politique de développement de la famille. D'autre part, depuis quelques générations, la famille est entrée dans une crise telle que, d'après les statistiques, un nombre croissant de gens ne forment plus de "cellules de base". L'Etat, sachant que son pouvoir actuel et futur dépend d'elles, leur voue une attention particulière, une attention matérielle, la seule qui soit indispensable.

Il s'appuie principalement sur l'idéologie, car il n'y a pas d'« usine » plus productive et rentable que la famille monogame. Non seulement elle économise d'énormes investissements pour la formation des générations futures, mais elle est une école efficace où les enfants sont coulés dans des normes qu'ils devront ou devraient accepter sans avoir rien à objecter,

Quelles peuvent être les alternatives? Tout d'abord, cette famille patriarcale continuera ou pas d'exister, avec plus ou moins de réformes, dans la mesure où les femmes et les hommes ne ressentiront pas la nécessité concrète de la refuser comme on refuse un gaz toxique, une de ces rames chimiques qu'on fabrique et qui, annihilant l'action des anticorps de l'organisme mène à la destruction de la vie. Malgré sa brutalité, nous pensons que la comparaison est expressive.

Notre but n'est pas de prescrire des solutions. Car, de même que la famille est la conséquence d'une organisation sociale déterminée, les possibilités de nouvelles relations humaines dépendent des possibilités nouvelles qu'aura l'être humain de produire et de se reproduire. Parler de nouveaux critères peut nous amener à imposer des normes qui seraient répressives.

Si nous analysons l'état actuel des forces productives et de la technique, nous voyons qu'une distribution des biens dans un esprit solidaire et rationnel permettrait de résoudre le problème de la faim, du logement, de nombreuses maladies de l'éducation. Et du point de vue scientifiques médicale génétiques on peut affirmer que la reproduction peut être réalisée en marge des couples monogames. Les experts en génétique eux-mêmes pourraient arriver à conseiller, au bénéfice de l'espèce humaine, des critères nouveaux pour sa perpétuation, assurant ainsi son salut.

Nous ne voulons pas faire référence aux communautés ou à d'autres expériences de courte durée qui ont été faites au cours de notre siècle. Elles ne constituent pas un phénomène qui puisse être généralisé puisqu'elles se sont produites à un moment de crise générale. Quand « le niveau des eaux est redevenu normal », la famille a réapparu dans toute sa force. C'est que la situation n'avait pas réellement changée et qu'il n'y avait pas place pour des expériences différentes.

Il se peut que dans les pays capitalistes développés, où existe une certaine tradition démocratique bourgeoise, des embryons de remplacement de la famille apparaissent plus nettement. Le fabuleux développement technologique, l'exploitation du Tiers-Monde, une démographie conflictuelle peuvent être des facteurs permettant à l'Etat des multinationales - quel paradoxe !- des expériences de ce type qu'il ne pourra encourager, mais ne pourra pas non plus réprimer sévèrement,

Ce sera, et c'est dans les pays socialistes d'Europe et d'Asie ainsi qu'à Cuba, désireux d'élever leurs forces économiques et militaires au niveau de celles de l'Occident; ce sera dans les pays du Tiers-Monde submergée par leur retard et leur dépendance que toute expérience alternative sera réprimée systématiquement. Dans ces pays, aussi bien dans le camp socialiste que dans le monde en voie de développement, la famille-cellule essentielle a encore un grand rôle à accomplir, et n'oublions pas que l'Etat est aux mains de partis autoritaires et messianiques. Là où il peut, même si cela gêne des secteurs de la gauche ou progressistes, se produire des nouveautés, c'est dans les pays capitalistes développés. Dès maintenant, les femmes, les lesbiennes, les homosexuels, les jeunes ont conquis un plus grand espace social, certains droits et ont créé des « zones plus ou moins libérées » (des ghettos).

Que se passe-t-il pour les jeunes élevés en orphelinat? Sont-ils différents de ceux qu'élevèrent papa et maman? Fondamentalement, non. Tant qu'il y aura deux rôles sexuels et deux rôles sociaux imbriqués l'un dans l'autre et qu'ils seront les seuls modèles à suivre, tout enfant, quelle que soit son origine devra reproduire le schéma papa-masculin actif, maman-féminine-passive.

Et si dans son histoire personnelle pour des raisons que nous ne pouvons détailler ici ce schéma s'écroule, il est probable qu'il voudra l'inverser, et alors il tombera dans un piège. Il changera de rôle mais restera pris dans le même jeu, bien que ce soit dans une autre perspective.

Dans une alternative possible, quel sera le premier pas? Détruire la famille et voir ce qui se passe ensuite. Le problème est que si les relations de production-reproduction ne changent pas, ni la superstructure culturelle (mais cela n'est pas mécanique), la famille reparaitra après avoir été détruite. Et il est possible que l'avoir détruite ne serve qu'à la faire renaître, comme le phénix. Ce n'est pas un mystère que la Russie soviétique est devenue le pays le plus puritain et conservateur d'Europe.

Le premier pas, façon symbolique de nous exprimer, peut être la remise en question et la prise de conscience personnelle. De même qu'un militant ouvrier renonce à être patrons toute femme ou tout homme qui comprend combien la famille est réactionnaire devrait renoncer à cette forme de vie. L'autre voie s'instituer la destruction totale des familles, exige la conquête du pouvoir politique et compte tenu des circonstances historiques, ce serait par une organisation nécessairement autoritaire verticale et centralisée. Un tel mouvement ne peut qu'aspirer à la destruction du pouvoir actuel. Ses leaders et ses militants reprendraient les méthodes les plus réactionnaires le rôle le plus prestigieux, le rôle masculin. C'est ainsi que les leaders sont les grands machos et les masses sont des femmes soumises. Celui qui l'a dit sans fard est Hitler.

On peut constater une alliance, ou du moins une sympathie tacite entre les différents secteurs marginaux et ces groupes édifient une culture nouvelle. Le phénomène apparaît sur le plan social et il a des échos dans des mouvements politiques, une certaine Littérature, les goûts, les mœurs et les tendances, Ils exercent une pratique quotidienne contradictoire, mais qui peut faire naître des possibilités futures. Ce que nous voulons dire est que, depuis vingt ans, quelque chose de nouveau prend forme et qu'on peut en espérer un résultat.

Pour nous qui ressentons et résumons franchement l'oppression de la famille, ce renouveau auquel nous participons, nous l'interprétons comme une espérance et nous en sommes stimulés dans la recherche de nouvelles formes de vie, où chaque corps sera un vaste et généreux territoire. Alors, vraiment nus, nous moquant de la faute originelle faisant du péché maudit une vieillerie qu'on jette aux ordures, il est possible que nous arrivions aux portes du pays de la liberté.

Ricardo et Hector

Table ronde

La famille est un sujet tabou. En dehors de la demande de légalisation du divorce et du droit à l'avortement, les différentes alternatives du pouvoir ou de ceux qui y aspirent en parlent peu. C'est pourquoi poser la question du droit à la libre sexualité en se voilant la face devant la survivance parmi nous des relations typiques de la famille nucléaire (réduite au noyau père-mère), nous conduit souvent à écarter un problème simplement en en changeant l'énoncé.

Les participants à cette table ronde sont : Rosa Conde, chargée de cours à la chaire de Sociologie de la Famille à l'Université d'Alcalá de Henares; Félix García, professeur de lycée ; Celia Amorós, professeur de philosophie ; Jorge Pleites et Chimo Aracil, du Collectif Campo Abierto ; Andrés, du Collectif Bici de Madrid et Antonio Puertes, sociologue servaient de coordinateur.

Rosa - On ne peut vraiment dire que la famille soit un choix personnel ni que la famille ait pour but de canaliser les relations sexuelles entre deux individus, Historiquement, la famille a toujours existé, selon les études de Margaret Mead et de Lévi-Strauss. Elle

n'apparaît pas à un moment déterminé, pas plus que la famille monogame n'apparaît avec la propriété privée, comme peut le faire croire la théorie marxiste.

La famille est née en tant que produit de l'organisation sociale. Dès que celle-ci s'est formée, la famille s'est formé également et précisément la famille monogame. L'organisation actuelle est le produit de toute une évolution et actuellement le problème est que cette famille peut causer plus de dommages aux individus que pendant les époques précédentes, étant donné le nouveau type de vie sociale ou personnelle que nous exigeons aujourd'hui. Mais une certaine forme de famille a toujours existé, sauf dans certaines tribus, une institution familiale qui a maintenu les relations entre les individus de façon plus ou moins institutionnalisée et plus ou moins coercitive.

En résumé, la famille n'est pas un fait personnel, c'est un élément situationnel; elle est une partie de l'organisation sociale générale qui sert à satisfaire non seulement les besoins sexuels des individus, mais d'une manière du d'une autres les besoins sociaux.

Ce que j'appelle famille est l'unité minimale de consommation ou de production ou de reproduction, Peut-être a-t-elle été d'abord une unité de reproduction, ensuite de production et aujourd'hui elle est une unité de consommation.

Félix - Je ne suis pas particulièrement soucieux de savoir s'il y a eu polygamie monogamie ou autre forme de liens mais je suis très préoccupé par les problèmes que me pose la famille, la crise de la famille en tant qu'institution, et je négligerais les données historiques.

La famille, une création sociale

Celia -La famille conjugale, tout comme les autres éléments nécessaires pour composer l'unité biologique de reproduction, produit l'illusion idéologique d'être vécue en soi en tant qu'unité. Elle cache ainsi des réseaux de relations qui sont plus compliquées. Bien qu'il soit en partie vrai que la famille tende de plus en plus à s'atomiser. Cependant, je crois que ces relations sous-jacentes, et les réseaux de relations qui s'établissent à partir de là, jouent un rôle plus important qu'il ne paraît à première vue.

Lévi-Strauss définit la famille, non tant comme une relation entre homme et femme, que comme un pacte entre groupes, entre donneurs et preneurs de femmes, et la relation fondamentale serait celle des beaux-frères qui échangent leurs femmes entre eux. Je pense donc que cette perspective anthropologique n'a pas un intérêt archéologique, mais qu'elle a un impact actuel dans le sens que, si aujourd'hui les gens continuent de se marier, s'ils ne se séparent pas alors qu'ils auraient des raisons évidentes de le faire, c'est parce que la famille nucléaire est une passation de postes entre les familles qui continue d'être en vigueur et a son importance. Mais elle se heurte à une idéologie de consensus selon laquelle la famille paraît un choix personnel, et on n'y voit que la personnalisation de l'expérience. Tout l'imbroglio de relations sous-jacentes n'apparaît pas souvent à la conscience des individus, mais il ne cesse d'être présent et on ne peut parler de famille nucléaire en faisant abstraction de l'ensemble, sous peine de retomber dans le même problème.

Rosa - les sociologues et les historiens de la famille commencent à parler de ce problème, c'est-à-dire de l'illusion qui s'est créée en parlant de familles nucléaires avec l'idée qu'elles sont indépendantes des autres parents, alors que ce n'est pas certain. Dans une société industrielle où, aujourd'hui, les individus vivent isolés dans les grandes villes, parmi des connaissances, des voisins et des milliers de gens, les liens affectifs les plus forts se nouent en général entre les parents. Bien qu'à première vue il existe une désillusion idéologique à penser qu'on vit isolé de sa famille, en fin de compte il semble que ces familles nucléaires reviennent toujours à leurs liens de parenté, ou du moins que les liens les plus forts dans les familles moyennes sont ceux de la parenté. Il n'y a pas de grande rupture entre les familles

étendues et les familles nucléaires parce qu'aujourd'hui l'isolement dans les grandes villes amène les individus à reprendre leurs relations familiales.

Félix – J'insisterais davantage sur le caractère individualisé et isolé de la famille, en un certain sens, que sur le niveau sociologique qu'on pourrait interpréter comme le fait Rosa. Le retour aux liens avec des parents proches est la conséquence de l'isolement de la famille, il est dû au besoin de rencontrer une compagnie autre que celle trouvée dans le travail et dans le voisinage, et qui est complètement détériorée. Il me semble donc que le trait essentiel serait le caractère individuel de la famille. Quant à la structure sociale dont tu parlais, et qui est fondamentale pour comprendre le problème, je l'envisagerais à partir du rôle social que joue la famille.

Nous cherchons à analyser les raisons de l'insatisfaction à vivre en société et à cohabiter dans la famille nucléaire, qui explique le rôle important de la parenté comme « repos du guerrier » ou de la « guerrière », peu importe, comme compensation psychologique, affective. Ce besoin de trouver une certaine consolation s'adressera à la parenté, mais n'entraînera pas une renaissance de la famille patriarcale car il n'y a pas de recherche du père avec son autorité et son pouvoir.

Celia - En effet, je ne crois pas qu'une renaissance de la famille étendue se produira parce que les conditions voulues pour cela n'existent pas. Il est vrai que la surcharge émotionnelle que subit la famille actuelle en ayant à assumer toutes ses frustrations affective et la dissociation radicale entre le monde de la production et celui de l'intimité personnelle amènent à chercher une nouvelle sorte de soupapes d'échappement. De plus, cette concentration émotionnelle crée un ensemble de contradictions au sein de la famille, mais cela vient de l'illusion sur laquelle on vit la famille en tant qu'ensemble, mais il ne s'agit pas de recomposition de cette famille, ni de liens sous-jacents. Bien qu'il soit certain qu'il ait les fonctions que décrivait Félix, il serait erroné de croire que l'ensemble de liens n'existe pas.

Unité de consommation

M- *Quelles fonctions la famille actuelle remplit-elle? Croyez-vous que les thèses de Lévi-Strauss soient encore valables?*

Celia - les donneurs et les preneurs de femmes n'existent effectivement plus sous la forme décrite mais je crois que la femme continue de remplir un rôle de médiatrice dans la vie sociale au travers des relations que les hommes établissent entre eux, et qu'elle continue en grande partie d'avoir un rôle symbolique. Cela se vérifie dans la pratique bien que ce soit toujours plus de façon symbolique ou idéologique. Par exemple, la femme est un symbole de la position sociale du mari.

Jorge - C'est si abstrait que je ne comprends pas. Veux-tu dire que la femme est comparable au mannequin dans la vitrine qui fait vendre la marchandise de la boutique?

Celia - Pour t'éclairer là-dessus, prenons un exemple : la mode masculine ne permet guère que la situation sociale d'un mari soit visible, c'est donc le vêtement féminin qui, à un moment donné, a servi de symbole. Maintenant, la richesse se traduit par la possession de résidence secondaire ou d'autres signes de prestige. C'est la femme qui les achète ou s'occupe de leurs achats et donc qui exerce le rôle de symbole, d'axe de coordination ou de prolongement de tous les symboles du statut du mari,

Jorge – Cette fonction serait seulement celle de la lutte pour la compétition car il y en a plusieurs : la fonction sentimentale amoureuse de travail ou de compagnie ou la tâche de résoudre les problèmes d'argent qui sont peut-être les plus importants.

Rosa - Cela ne serait pas tant une fonction qu'une conséquence de la forme d'organisation de la famille et de la structure sociale, c'est-à-dire que ce ne serait pas une

fonction familiale mais seulement une représentation théâtrale. L'homme et la femme sont plongés dans le même problème bien que nous, les femmes, soyons les plus impliquées.

Je dirais au contraire que nous ne sommes pas représentatives de la situation de l'homme mais que notre situation est celle de notre mari, et qu'une femme sans mari est perdue. Mais je verrais cela sur un autre plan, celui de l'organisation familiale et des fonctions que remplit la famille.

Traditionnellement, on a dit que la famille remplit des fonctions économiques, des fonctions sociales et personnelles. Les fonctions économiques dont parlent les marxistes, elle ne les remplit plus, mais elle assure celles de consommation. Là, à travers la femme, la famille a une fonction évidente, qui est une fonction économique de consommation. Ensuite, elle remplit des fonctions sociales évidentes qui sont la transmission de l'idéologie, du système, la famille étant considérée comme base de l'institution sociale. L'Etat s'appuie sur la famille, sur son existence traditionnelle, sur cet individualisme dont nous parlons, sur la tradition des habitudes, pour perpétuer une situation établie au moyen d'autres fonctions plus tardives telles que la socialisation des enfants.

Une évasion malaisée

Félix - Je suis moins intéressé par la liste des fonctions de la femme que par l'étude approfondie des aspects qui sont fondamentaux aujourd'hui. Fondamentaux parce que composantes fondamentales de la famille, et aussi pour comprendre la crise et ses solutions possibles.

Face aux contradictions essentielles actuelles et des plus conjoncturelles, il faudrait créer un lieu d'évasion, l'illusion d'un coin tranquille où les gens se libéreraient de leur tension et les canaliserait dans d'autres domaines. Évidemment, dans de nombreuses familles cette possibilité n'existe pas. Il faudrait analyser les fonctions de la famille : certaines pourraient être positives et d'autres sont négatives parce qu'elles s'insèrent dans une société qui les dévalorise, d'autres encore sont négatives dans tous les cas.

Jorge - Un auteur dit que lorsqu'on passe au crible ce sujet, on devient très rationaliste, et être rationaliste sur ce sujet amène à faire comme celui qui, voulant comprendre la constitution du cerveau, arrive à en détruire un, pour voir quels atomes le constituent. Nous oublions les sentiments qui sont nécessaires pour la formation d'un groupe familial ou institutionnel. En définitive, la conclusion est que nous sommes aliénés par le système qui, nous aliénant, en profite. Mais nous portons en nous une source capable d'engendrer des sentiments, et même de changer le système. Cela modifie le sujet.

M- *Nous partons du principe que la famille reproduit le système du fait qu'elle nous fait adopter un ensemble de règles de conduite, mais cette fonction est de plus en plus remplacée dans la société actuelle par d'autres mécanismes. Ainsi il y a l'éducation, et cette manie de vouloir mettre les enfants en garderies presque dès leur naissance et, si c'était possible, jusqu'à 25 ans. Et néanmoins nous continuons de dire que c'est la famille qui remplit ce rôle de reproduction. Alors il faut savoir pourquoi elle le fait et pourquoi d'autres fonctions sont nécessaires.*

Rosa Bien que l'enfant aille à la garderie et à l'école, il continue de vivre dans une unité très petite qui est celle de son père et de sa mère, et qui a le plus d'influence sur lui. L'enfant a besoin d'une relation affective directe, et il la reçoit de ceux qui vivent avec lui, tant que la société continue à être organisée sur la famille. Les enfants, bien qu'ils regardent la télé et aillent à l'école, continuent d'être imprégnés d'une idéologie par leurs parents, même si ceux-ci ne veulent pas la transmettre.

Jorge - Je suis d'accord avec Rosa et je veux ajouter quelque chose. Tu as dit que le système se sert du pseudo individualisme pour perpétuer une situation. Je crois que c'est tout

à fait certain, même si l'individu ne le croit pas. On pense que le foyer est à l'abri des pressions, mais celles-ci s'exercent par l'intermédiaire de la télé, de l'électricité ou du gaz qu'il faut utiliser dans des conditions imposées.

Félix - J'enseigne dans un collège où les élèves ont de 2 à 18 ans, et je constate que la famille s'occupe de moins en moins de la formation idéologique de l'enfant. Cela pour différentes raisons : non seulement il y a toujours plus de familles en crise, mais encore les relations entre parents et enfants sont très perturbées. Il n'y a pas ces relations constantes quotidiennes, qui permettent aux parents d'imposer un critère à leurs enfants. Alors je ne vois pas ces fonctions de transmission d'une idéologie, je suis convaincu que les enfants ont plus de contacts avec la télé qu'avec leurs parents. De plus, je pense qu'aujourd'hui le système ne s'inquiète pas de la décomposition de la famille comme unité de propagation idéologique car il possède des organismes pour cela : l'éducation des masses et la toute puissance de l'Etat.

Détruisons l'État, détruisons la famille

Rosa - Je ne suis pas d'accord avec Félix qui pense que l'Etat n'a pas besoin de la famille pour se perpétuer. On a l'exemple des pays socialistes en URSS à partir de 1917 des lois commencent à être appliquées pour l'abolition de la famille, mais dès 1933, les communistes voyant qu'ils n'étaient plus maîtres de la situation, ont fait un retour en arrière pour diverses raisons, la principale étant qu'il n'y avait guère de possibilités de transmettre une idéologie si ce n'est par l'intermédiaire des noyaux familiaux. Donc en 1933 ils sont revenus à une position traditionnelle et fermée, et ils la maintiennent. Pratiquement, c'est le seul exemple que nous ayons pour penser qu'il pourrait exister une autre possibilité que le système pourrait ne pas avoir besoin de la famille pour se maintenir.

Jorge - Si la famille a une fonction c'est celle de satisfaire les besoins de communication et la capacité affective de l'individu. Le grand défaut des différentes communautés que j'ai connues est que les gens ne savent pas s'aimer, qu'il n'y a pas de sentiment affectueux des uns pour les autres, c'est-à-dire qu'il n'existe pas chez l'un, l'autre ou plusieurs simultanément, de désir de rapprochement et de communication plus profond avec une personne qu'avec d'autres. Je crois que si on néglige cette condition première qui est fondamentale pour l'existence de ce groupe d'affinités qui s'appelle famille, communauté commune ou tribu, on néglige l'essentiel, et cela aussi concerne le système.

Mariage d'amour?

Je pense qu'il y a une conquête importante dans l'histoire de l'évolution de la famille qui est de baser les relations familiales, la création de la famille, sur les liens affectifs profonds de deux personnes. Je crois que cette conquête a des valeurs positives bien que certaine ne la réussissent pas ou ne la considèrent pas valable. Je crois que là est une cause importante de la crise de la famille, sa fonction de refuge n'est même pas remplie, par la faute de tensions multiples. C'est que les gens cherchent à trouver dans la famille quelque chose qu'ils n'y trouvent pas, et qu'en outre ce quelque chose n'y est pas. Attribuer la crise à ce fait, parce qu'il a des conséquences très négatives, équivaut à attribuer le problème des gens à leurs mésententes familiales (je m'entends mal ou bien avec mon épouse) et à ne pas être capable de nous expliquer les composantes sociales externes qui ont provoqué cette crise.

Celia - je voudrais d'abord préciser ce qu'a dit Félix au sujet de l'affaiblissement actuel du rôle de propagation idéologique par la famille du fait de la détérioration des relations parents-enfants. Je crois que ce rôle de propagation idéologique de la famille ne dépend pas de la qualité de ces relations.

Il me semble que lorsque nous disons que le rôle de la famille est de canaliser l'affectivité, nous cachons deux choses : ce que pourraient être les relations affectives abstraitement et nos besoins affectifs conditionnée par un système qui sépare les refuges où nous pourrions projeter nos besoins effectifs de tout le reste du monde de la « production ».

C'est précisément le fait que nous soyons condamnés à projeter tous nos besoins affectifs dans cette famille, le seul refuge qu'on nous laisse, qui pervertit la qualité que pourrait avoir cette relation dans un autre contexte. Ce qui est déplorable n'est pas l'inefficacité de la famille, mais la difficulté de créer d'autres alternatives satisfaisantes dans les conditions où nous place le système.

Celia - Je ne dirais pas comme toi que la canalisation de l'affectivité dans le mariage et la famille a été une conquête. Je crois que c'est cacher un ensemble de rôles qu'accomplit le mariage, qui sont des rôles sociaux, avec les avatars des émotions individuelles; et je ne crois pas vraiment que ce soit une conquête historique, mais qu'il en découle beaucoup de contradictions. D'une part, c'est le mariage qui accomplit un ensemble de fonctions sociales, qui s'institutionnalise et se définit de façon déterminée ; d'autre part, nous l'avons investi du contenu de notre affectivité. C'est-à-dire que le mariage d'amour, bien que les deux mots de la définition soient contradictoires, est d'une part un choix personnel et d'autre part une institution. Il y a là une contradiction évidente.

Le manque d'autonomie

Rosa - Nous parlons d'un ensemble de rôles que remplit la famille (qui nous sont assignés par la société) et, en même temps, de la crise de la famille dans la société. Ce qui est bon pour la société n'est pas forcément bon pour les individus ; c'est pourquoi la famille ne remplit ses fonctions sociales que dans une certaine mesure, pour les individus. Il peut y avoir un très grand décalage entre le rôle qu'ils remplissent et leurs besoins. En somme, la famille n'est pas en crise aux yeux de la société, mais elle l'est pour les individus.

Chimo - Au fond de la crise de la famille il y a la crise de l'individu. Pour moi, la crise fondamentale serait la sensation toujours plus grande du manque d'autonomie.

D'autre part, je crois que le système a des organismes pour intégrer le solitaire, donc la crise de la famille ne lui crée pas de problèmes. Il me semble qu'il y a une tendance, d'une part à chercher l'autonomie comme refuge individuel sans envisager d'alternatives, et d'autre part à essayer une communauté malgré les échecs répétés qu'a subi cette sorte de groupement. Peut-être y a-t-il impossibilité d'autonomie individuelle ou de groupe.

Félix - En effet, nous avons l'illusion fautive de l'autonomie dans la famille parce qu'aujourd'hui l'autonomie de la famille est totalement viciée par le système. Concrètement, toute famille moyenne doit aujourd'hui s'acheter un logement avec tout ce qui conditionnera son existence pendant dix à douze ans.

Rosa - Je ne parlerais pas seulement de cette autonomie. Pour moi, l'oppression psychologique serait plus importante. Je n'ai aucune possibilité de faire autre chose que ce que je fais, parce qu'on m'a assigné des fonctions dans la famille et que je dois les remplir. Je ne suis ni libre ni autonome, bien que j'aime mon mari et mes enfants, parce que l'institution de la famille est oppressive même si elle me convient. Nous n'avons pas d'autonomie, non seulement parce que nous avons à payer un logement ou un collège [L'enseignement laïc et gratuit est de qualité médiocre NDT], mais parce qu'individuellement, psychologiquement nous n'avons aucune possibilité de nous libérer, parce qu'un ensemble de structures affectives nous encercle.

C'est pourquoi je ne dirais pas qu'il y a une crise de la famille lorsqu'il existe de graves problèmes, mais lorsqu'apparaît une série de problèmes latents dus non pas tellement

aux problèmes individuels, qu'à l'institution. C'est-à-dire qu'il y a une incapacité totale d'affronter l'institution familiale en elle-même.

Chimo – Pour revenir sur l'autonomie matérielle, en supposant que cinq familles se construisent une maison à leur usage, la cohésion de ce groupe familial non institutionnalisé est très importante comme facteur d'élimination de la crise. La crise naît du manque d'autonomie, c'est ainsi que la seule activité d'un couple urbain le samedi est d'acheter, non de fabriquer. Tout ce qu'il possède est un objet qui lui est étranger.

Les rôles

Jorge - Dans la famille, il y a un conjoint qui se sent dominé et un autre qui se sent dominateur indépendamment qu'il soit homme ou femme. Le dominateur, le plus malin, pourra toujours convaincre l'autre et lui clouer le bec, mais le sentiment de frustration existe, et de là vient la crise, parce que le dominé ne peut se plaindre de rien, mais néanmoins il n'est pas satisfait. Il n'accepte pas cette limitation que lui impose la cohabitation.

Celia - Il me semble que c'est une présentation psychologique inadmissible des relations homme-femme dans la famille. Ce n'est pas le problème de savoir qui des deux est le plus malin, ou a le plus de caractère, mais de changer un problème de structure en un problème de particularités des caractères. La relation de pouvoir intervient dans le couple parce que dans la société il y a une division du travail, et que les tâches domestiques, qui restent en-dehors des relations mercantiles et ne sont pas valorisées socialement, reviennent à la femme. Par contre, l'homme dont le travail s'exerce dans les relations mercantiles a une valeur sociale positive, d'où la dissymétrie totale.

La famille complice du système

Félix - Parfois, je pense que la famille est une composante subversive de la société, c'est-à-dire le contraire de ce qui est dit ici. Je le dis parce que dans la famille il y a un ensemble de caractéristiques basées sur l'affection, la joie et le jeu, sur un certain sentiment communautaire sur une certaine conception globale non-rentable qui se heurte à l'environnement. Dans la mesure où ces caractéristiques seraient celles que nous admettons pour une famille alternative la famille deviendrait contestatrice de ce qui existe. Si une famille fonctionnait bien, elle briserait constamment son entourage.

Ce que je chercherais comme solution pour la famille, en-dehors du fait de la supprimer ou non, est de voir si ses capacités ne serviraient pas pour agir contre la société établie.

Celia - Je te demanderais comment la famille peut être un élément subversif de la société si elle est un des complices du système. Si le système s'accommode à merveille de ce mécanisme qui donne à l'individu l'illusion d'une vie privée, et qui, d'autre part, dissimule les véritables raisons de cette illusion, c'est que la vie privée est complètement séparée de la vie productive.

Ce qui, bien sûr, pourrait être un élément subversif est l'anti-famille. Mais dans la mesure où l'affectivité est canalisée dans ce type de relations parents-enfants qui reproduit les mécanismes du pouvoir, où il y a inégalité de relation entre l'homme et la femme, ainsi qu'entre les adultes et les enfants (les enfants sont une projection de toutes les frustrations de l'individu dans sa vie de travailleurs, et c'est là un élément de distorsion dans la vie familiale), à partir de cet îlot qui reproduit exactement toutes les déformations du système, il est tout à fait impossible que sorte une contestation de ce même système. Donc je ne vois aucune possibilité de subversion à partir de la famille, je vois au contraire en elle des complicités profondes avec le mécanisme.

Rosa - Nous ne pouvons écarter tout ce qu'implique l'institution familiale par un effort personnel, nous pouvons lutter contre elle mais nous sommes plongés dans une société. En fait, lorsque nous avons formé un nouveau couple en croyant en faire quelque chose de neuf, mis au monde des enfants en croyant savoir les éduquer différemment, au bout de huit ans nous réalisons que nous sommes un peu différents, mais complices des autres. Dans le meilleur des cas, nous vivons un peu mieux mais il est évident que nous ne pouvons rien changer.

M- *La difficulté est de trouver une alternative globale à cette situation. Celles qui ont été entreprises sont restées des expériences très limitées qui n'ont pu se généraliser. Évidemment, on ne peut envisager la transformation de la famille sans que la lutte contre l'État, qui lui est liée, soit menée parallèlement.*

Nous pensons que la recherche de nouvelles formes de vie commune est valable. Et il ne doit y avoir aucune entrave morale ou idéologique à la manifestation de cette nécessité. Il peut exister plusieurs aspects dans une même société sans qu'il y ait forcément un modèle déterminé à condition qu'on aspire à une plus grande spontanéité, libérée des dogmes et des orthodoxies qui nous entourent.

[N° 12, janvier 1979, pp. 42 – 48]